

## La fourmi d'Auschwitz

Auschwitz-Birkenau fin d'année 1944, il fait un froid sibérien sur le camp. Les barbelés sont couverts de givre et de glace. Un chapelet de stalactites en forme de poignards monte une garde inutile en sus des soldats perchés dans les miradors. Les prisonniers sont amorphes sur leurs bannettes, sans force, sans vie, sans espoir et frigorifiés. Qui pourrait avoir assez d'énergie pour s'évader ? Personne, le camp sent la mort, il n'y plus que des morts-vivants. Parmi ces morts en sursis dans un des baraquements s'élèvent des plaintes, des cris, des pleurs d'enfants. C'est la tonde. Méthodiquement chacun à leurs tours ils passent à la tondeuse. Anna a hurlé quand ses boucles d'or se sont détachées de son crâne. Elle a essayé de récupérer une mèche mais la méchante dame l'en a empêchée. C'est de la marchandise tout comme le reste, vêtements, valises, bijoux, jouets. L'organisation est sans faille. Tout sera recyclé. Amon, son frère, à peine plus âgé que son bout de chou de sœur essaie de la consoler. Il caresse le crâne glabre de sa petite sœur qui continue de gémir. Amon examine la pièce qui ne contient que de petites têtes rondes et lisses comme la sienne. Des petites boules avec des regards perdus. Ou est maman ? se dit-il. Lorsqu'ils nous ont séparés, elle avait dit : « ne quitte pas ta sœur, je reviendrai vous chercher », mais elle n'est jamais revenue. Pourquoi ? Jamais elle n'avait fait cela. Même dans le train qui les avait amenés dans le camp, ils étaient toujours restés blottis ensemble, soudés dans le malheur. Amon laissa un flot de larmes couler. Elles roulèrent sur la tête de sa petite sœur.

- Pourquoi nous avoir rasés, demanda la petite ?
- A cause des poux m'a-t-on dit, répondit Amon
- Mais, c'est pas obligé de couper les cheveux pour les poux. Il suffit de les noyer avec une douche comme maman faisait. Rétorqua la petite.
- On va quand même prendre une douche m'on dit les grands.
- Ils sont fous ici, Amon emmène moi loin d'ici, je veux partir.

Amon serra sur son cœur sa petite sœur. Il avait compris que l'heure de la douche approchait. Les premiers enfants en rang commençaient à sortir. Amon prit la petite par la main.

- Viens, je te sors de là comme tu le souhaites.
- J'ai peur Amon.
- Moi aussi Anna, tu te souviens du poème qui te faisait tant rire « la fourmi »
- Ho oui, tu me le récites s'il te plait.

Malgré le froid, malgré sa propre faiblesse, tout en marchant vers la chambre à gaz, Amon déclama suffisamment fort pour donner du courage à sa sœur et aux autres enfants que l'on poussait vers leurs tragiques destins.

*Une fourmi de dix-mètres  
Avec un chapeau sur la tête,  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.*

Amon cherchait dans sa mémoire la suite, la petite fille, insistante lui dit : « continue, continue ».

*Une fourmi traînant un char,  
Plein de pingouins et de canards,  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.*

Dans son stalag non loin de là, Robert s'accoua sur sa litière pour relever la tête. Il eut un sourire. Son visage émacié et triste sembla s'illuminer. Son voisin de misère lui demanda ce qui pouvait le réjouir ainsi à quelques heures de la mort.

— C'est ma fourmi.

— Quelle fourmi ? Tu délires Desnos.

— Ecoutez les enfants, dit-il à l'adresse des quelques déportés capables de l'entendre. « C'est mon poème que l'un d'eux récite ».

Ses compagnons tendirent l'oreille. Amon poursuivait péniblement sa poésie qui calmait les gosses alignés devant l'entrée des « douches ».

*Une fourmi parlant français,  
Parlant latin et javanais,  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.*

— Sais plus après. Dit Amon en s'arrêtant effrayé devant le bâtiment d'où les enfants ne reviennent jamais.

— Continue, dit Anna de sa petite voix.

— Je crois que c'est fini.

Dans sa bannette Robert essaya de rassembler ses dernières forces pour crier aux enfants « Eh ! Pourquoi pas ? ». « Pourquoi pas », dit-il en larmes à ses compagnons qui le regardaient sans comprendre.

— Tu as vraiment écrit ce poème ? demanda son plus proche compagnon.

— Je l'ai écrit mais qui s'en souviendra.

— Robert, si tu es qui tu prétends. Pourquoi es-tu là ?

— Pour une gifle, une gifle donnée à un critique du journal « Je suis partout » mais c'est une autre histoire qui sera vite oubliée. La guerre va bientôt se terminer mais les morts ne pourront pas témoigner. Dans quelques années les collaborateurs seront pardonnés et leurs crimes peut-être ignorés. Dans un instant les enfants qui ont récité « La fourmi » de mes jeunes années vont se taire à tout jamais.

Pendant que Desnos parlait, les enfants furent enfermés dans la chambre de la mort. La petite Anna serra fortement la main de son frère lorsque la lourde porte se referma. Ils se lancèrent un dernier regard désespéré tandis qu'un chuintement de gaz qui courait dans les tuyauteries se fit entendre. Dès que le gaz fusa par les paumes de douche, les enfants se mirent à hurler. Pendant ce temps là, Desnos s'évanouissait, payant l'effort de sa conversation ou victime de la souffrance qui le poignardait.

*« Jusqu'à la mort, Desnos a lutté. Tout au long de ses poèmes l'idée de liberté court comme un feu terrible, le mot de liberté claque comme un drapeau parmi les images les plus neuves, les plus violentes aussi. La poésie de Desnos, c'est la poésie du courage. Il a toutes les audaces possibles de pensée et d'expression. Il va vers l'amour, vers la vie, vers la mort sans jamais douter. Il parle, il chante très haut, sans embarras. Il est le fils prodigue d'un peuple soumis à la prudence, à l'économie, à la patience, mais qui a quand même toujours étonné le monde par ses colères brusques, sa volonté d'affranchissement et ses envolées imprévues. »*

*Paul Éluard, discours prononcé lors de la remise des cendres du poète, octobre 1945*